

Le Soulier du Marchand et le Frère Lointain

Description

contesdefees.com

Sous un ciel de cuivre où le soleil brûlait sans jamais faiblir, un marchand nommé Mahir traversait seul la mer de sable. À l'aube, quand la chaleur flottait sur les dunes, on sentait l'odeur sèche du cumin mêlée à celle des peaux tannées de ses ballots ; chaque pas faisait crisser les grains minuscules sous sa sandale usée.

Or, Mahir n'était pas seul au monde : vers l'orient marchait son frère, Iskandar. L'un cherchait fortune parmi les tribus commerçantes ; l'autre suivait la route des conteurs, rêvant d'histoires et de gestes d'honneur. Leur père, jadis, leur avait donné deux chemins opposés : « Que celui qui rapporte le meilleur récit ou la perle la plus rare soit celui qu'on nommera héritier ! »

Au bout de trois jours et trois nuits de marche difficile, Mahir fit halte près d'une pierre dressée plus ancienne que sa mémoire. Il mâcha un quignon sec – pain noir durci – et voulut retirer ses sandales pour frotter ses pieds brûlés. Là, dans l'ombre maigre projetée par le rocher, il trouva un soulier minuscule à bout pointu, tout râpé sur le flanc gauche. On aurait dit qu'il venait d'un enfant perdu ou d'une femme pressée quittant le puits avant midi.

Mahir chaussa ce soulier dépareillé pour tester sa souplesse ; aussitôt son talon frémit – il se sentit léger comme une feuille portée par le vent. Avant qu'il ne sache comment ni pourquoi, il bondit hors du creux rocheux et atterrit trois dunes plus loin, là où poussait une touffe unique de dattiers vrillés par le vent.

Là-bas résonnaient les aboiements courts d'un chacal efflanqué.



Étonné mais courageux, Mahir reprit sa route sautillante. Sur la piste effacée menant à la prochaine oasis, il croisa bientôt une vieille femme courbée qui tirait par la bride un âne aussi maigre qu'elle. Celle-ci leva un doigt brun et parla sans préambule : « As-tu vu mon fils ? Il porte toujours son soulier droit rouge écarlate… Parti trop tôt ce matin ; peut-être as-tu croisé son pas ? »

Mahir baissa les yeux sur sa propre chaussure insolite ; il hésita puis répondit : « Je n'ai vu personne… mais si je retrouve ton garçon ou son soulier, j'apporterai des nouvelles. » La vieille lui confia alors une gourde tressée serrée avec soin : « Bois-en quand ta soif sera aussi grande que ton espoir. Pas avant !

»

Ainsi Mahir franchit oasis après oasis en bonds aériens – car telle était désormais sa façon de marcher –, aidant çà et là un hérisson à sortir des griffes d’un serpent ou raccommodant les sacs percés d’une caravane perdue.

Le soir tomba enfin sur une mare dormante encerclée de roseaux bleus ; au bord paressait Iskandar qui trempait ses mains fines dans l’eau tiède tout en chantonnant pour se donner du courage. Les frères ne s’étaient pas vus depuis trente pleines lunes ; leurs regards se croisèrent sans sourire ni rancune.

Chacun raconta son périple : Iskandar avait charmé des enfants orphelins avec ses histoires dorées mais n’avait rien trouvé d’autre que quelques éclats de verre polis ; Mahir exhiba le soulier dépareillé et expliqua les bonds prodigieux qu’il permettait.

« Un demi-soulier ne fait pas un voyage entier », railla Iskandar entre deux gorgées d’eau claire.

Alors ils décidèrent qu’au matin ils chercheraient ensemble l’enfant aux souliers rouges dont parlait la vieille femme. Trois jours durant, ils interrogèrent serpents tapis sous les pierres tièdes, oiseaux gris voletant près des palmes desséchées et jusqu’aux ombres tremblotantes qui dansaient dans leur feu nocturne.

Le dernier soir avant la pleine lune, Mahir tendit au frère le soulier droit écarlate retrouvé coincé contre une racine de tamaris : « Voici ta perle rare si tu sais écouter ce qu’elle murmure », dit-il lentement.

Iskandar chaussa à son tour cette pantoufle inégale mais légère – et tous deux découvrirent que saut après saut ils pouvaient parcourir ensemble mille routes nouvelles tant qu’ils gardaient côte à côte ces étranges chaussures orphelines.

Depuis ce jour-là, on dit que dans chaque caravansérail du désert fleurit une coutume étrange : tout voyageur fatigué suspend à la porte une sandale ou un sabot perdu afin qu’aucun passant solitaire ne manque jamais d’élan pour franchir les dunes.

date créée
11/05/2026
Auteur
rol_beaussant